

physique et de chimie, il fut nommé successivement professeur au collège de pharmacie, professeur de chimie appliquée aux arts, apothicaire de Louis XVI, pharmacien militaire pendant la Révolution, et enfin professeur au Muséum d'histoire naturelle. On a de lui : *Tableau analytique des combinaisons et des décompositions de différentes substances ou Procédés de chimie pour servir à l'intelligence de cette science* (Paris, 1778, in-8°). Il a écrit aussi des mémoires insérés dans les *Annales du Muséum* et des articles publiés dans divers recueils.

BRONGNIART (Alexandre), minéralogiste et géologue, fils d'Alexandre-Théodore, né à Paris en 1770, mort dans la même ville en 1847. Dès son jeune âge, il s'occupa de sciences, et, à l'âge de vingt ans, il publia un premier travail sur les moyens de perfectionner l'art de l'émailleur. Il servit dans l'armée des Pyrénées comme pharmacien militaire, fut nommé ingénieur des mines en 1794, puis professeur d'histoire naturelle à l'Ecole centrale des Quatre-Nations (1796), et, en 1800, directeur de la manufacture de Sévres, où il fit renaitre l'art presque perdu de la peinture sur verre. Il remplaça Haüy dans la chaire de minéralogie du Muséum, et fut nommé, en 1815, membre de l'Académie des sciences. Il avait commencé sur l'anatomie des mollusques céphalopodes un travail qu'il abandonna quand il sut que Cuvier avait abordé le même sujet. Il publia successivement : un *Essai d'une classification naturelle des reptiles* (1805), dont les principaux résultats ont été universellement adoptés; plusieurs mémoires importants sur les coquilles et les crustacés fossiles, dans lesquels il fit, le premier, connaître la vraie nature des trilobites; un *Traité élémentaire de minéralogie* (1807), qui fut adopté par l'Université. Devenu le collaborateur de Cuvier, il prit part au grand ouvrage intitulé : *Description géologique des environs de Paris* (1822). On lui doit, en outre, un *Traité des arts céramiques* (1845), dans lequel il a consigné les résultats de ses recherches sur la fabrication des poteries, et qui parut deux ans avant sa mort. Alexandre Brongniart doit être regardé comme le fondateur de la méthode en géologie : le premier, il reconnut que les débris d'animaux ne varient pas pour la même couche, et fit jouer dans la formation des terrains un rôle important aux eaux douces. Il eut pour disciples Beudant, Dufrenoy, Constant Prévost.

BRONGNIART (Adolphe-Théodore), botaniste, fils du précédent; né à Paris le 14 janvier 1801. Il débuta dans la botanique par des recherches d'anatomie et de physiologie végétale, et publia, en 1825, une *Classification des champignons*. Son principal titre scientifique est son *Histoire des végétaux fossiles ou Recherches botaniques et géologiques sur les végétaux renfermés dans les diverses couches du globe* (Paris, 1828 et suiv., 2 vol. in-4°), ouvrage très-important, dont la publication n'est malheureusement pas achevée. On peut dire que M. Adolphe Brongniart a fondé la paléontologie végétale, comme Cuvier avait fondé la paléontologie animale. Il a été nommé successivement professeur de botanique et de physiologie végétale au Muséum d'histoire naturelle en 1833, membre de l'Institut en 1834, inspecteur général de l'Université pour les sciences en 1852. Outre les ouvrages précités et un grand nombre d'articles dans les *Annales des sciences naturelles*, dont il fut un des fondateurs, dans les *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, etc., le savant Brongniart a publié : *Prodrome d'une histoire des végétaux fossiles* (1828, in-8°); *Considérations sur la nature des végétaux qui ont couvert la surface de la terre aux diverses époques de sa formation* (1838); *Énumération des genres de plantes cultivées au Muséum d'histoire naturelle* (1843); *Mémoire sur la génération et les développements de l'embryon dans les végétaux phanérogames* (1838); *Mémoire sur la structure et la fonction des feuilles* (1831), etc. On doit également à M. Brongniart la partie botanique du voyage autour du monde fait par la Coquille (1831).

BRONGNIARTELE s. f. (bron-gnar-tè-le; gn mill. — du nom du botan. Brongniart). Bot. Genre d'algues.

BRONGNIARTIE s. f. (bron-gnar-ti; gn mill. — de Brongniart, botan. fr.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des lotées, comprenant deux espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

— Entom. Genre de coléoptères pentamères, famille des cébrionites.

BRONGNIARTINE s. f. (bron-gnar-ti-ne; gn mill. — du nom de Brongniart). Minér. Sulfate double de chaux et de soude.

— Encycl. La brongniartine renferme, sur 100 parties, 49 de sulfate de chaux et 51 de sulfate de soude. Ce curieux minéral se décompose spontanément sous l'influence de l'eau; le sulfate de soude se dissout pendant que le sulfate de chaux précipite. Il a été découvert par Duméril, et c'est Brongniart qui en a fait connaître la composition. Les cristaux de brongniartine appartiennent au système du prisme oblique à base rhombe; ils sont vitreux, transparents ou translucides, ordinairement d'un jaune pâle et quelquefois d'une couleur rougeâtre due à un mélange d'argile ferrugineuse. On les trouve dans les dépôts de sel gemme, en France, à Vic, dans le départe-

ment de la Meurthe; en Bavière, à Berchtesgaden; en Espagne, à Villarubia, près d'Ocana, dans la province de Tolède, etc.

BRONI, ville du royaume d'Italie, province et à 20 kilom. N.-E. de Voghera; 2,500 hab.

BRONIKOWSKI (Alexandre-Auguste-Ferdinand d'OPELN), romancier allemand, né à Dresde en 1783, d'une famille polonaise, mort en 1834. Il servit dans l'armée prussienne jusqu'en 1807, puis dans l'armée polonaise au service de la France, devint major dans les uhlands de la garde, fut attaché à l'état-major du duc de Bellune, et prit sa retraite à la paix. La nécessité de vivre en fit un écrivain à l'âge de 42 ans. Il composa hâtivement un grand nombre de romans historiques, dont le succès fut prodigieux. Suivant le procédé plus industriel que littéraire des romanciers modernes, il étendait démesurément son action, afin de tirer plus longtemps parti de la curiosité des lecteurs; mais il disposait habilement ses plans, et il savait exciter l'intérêt. Ses sujets étaient empruntés le plus souvent aux annales de la Pologne. On a publié ses *Œuvres complètes* (Dresde, 1825-1835). Nous citerons parmi ses ouvrages : *Hippolyte Boratynski* (1825-1826, 4 vol.); *Olgierd et Olga* ou la Pologne au XI^e siècle (1832, 5 vol.); la Pologne au XVII^e siècle ou la Cour de Sobieski III (1844); les Femmes Konicpolski (1833-1835, 4 vol.); *Histoire de Pologne* (1827, 4 vol.), etc.

BRONIEWSKI ou **BRONIOVIUS** (Martin), historien polonais, né en 1580, mort en 1630. Il fut, à deux reprises, chargé de missions diplomatiques en Tartarie. On a de lui, en polonais, la *Relation de deux victoires remportées sur les Tartares par les Polonais*, en 1620 et 1624, et, en latin, une *Description de la Tartarie*. Il a également donné une description de la Moldavie et de la Valachie.

BRONN (Henri-Georges), naturaliste allemand, né près de Heidelberg en 1800. Il est professeur d'histoire naturelle à Heidelberg et directeur des collections de géologie et de zoologie à l'université. Il s'est particulièrement occupé de l'étude des fossiles, et, dans ce but, il a parcouru la plus grande partie de l'Europe. L'un des principaux rédacteurs des *Annales de minéralogie, géologie, etc.*, depuis 1830, il a publié de nombreux et importants ouvrages, notamment : *Système des conchyliques antédiluviens* (1827); *Système des zoophytes antédiluviens* (1828); *Gaea Heidelbergensis ou Description minéralogique des environs de Heidelberg* (1830); *Détails sur mes voyages historiques et économiques* (1825-1830, 2 vol.); *Formations tertiaires de l'Italie et leurs restes organiques* (1834); *Lithæa geognostica ou Description des pétrifications qui servent à caractériser les formations rocheuses* (1834, 2 vol., 3^e éd. 1850); *Histoire de la nature* (1841-1849, 4 vol.); *Zoologie générale* (1850), etc.

BRONNER (François-Xavier), poète et littérateur allemand, né à Hochstedt, mort à Aarau en 1850. Fils d'un ouvrier, il montra de bonne heure une vive intelligence et fut admis dans un couvent de bénédictins, où il prit l'habit, et se livra avec ardeur à l'étude de la philosophie et des sciences, de la poésie et de la musique. Fatigué de la vie monotone du cloître, Bronner quitta le froc en 1784, se rendit successivement à Bâle et à Zurich, travailla quelque temps dans une imprimerie, tout en composant des vers, puis il entra de nouveau dans un couvent à Augsbourg; mais, pour la seconde fois, il s'enfuit du couvent, et, après avoir été successivement professeur à Aarau et à Casan, il revint, en 1817, dans la première de ces villes, où il fut nommé bibliothécaire, secrétaire du gouvernement, et où il termina sa vie aventureuse. Les principaux ouvrages de Bronner sont : *Chants des pêcheurs et contes* (Zurich, 1787-1794, 3 vol.); *Autobiographie* (Zurich, 1795); *Aventures du duc Werner d'Urstingen* (1828); *Voyage d'agrément dans le pays des idylles* (1833, 2 vol.); le *Canton d'Argovie* (1844, 2 vol.), etc.

BRONNER (Jean-Philippe), agronome allemand, né en 1792. Il étudia la culture de la vigne dans la plupart des contrées de production de l'Europe, et il a publié sur cette matière des ouvrages fort estimés, notamment : *Amélioration de la viticulture par des enseignements pratiques* (Heidelberg, 1830); la *Culture de la vigne du Hardtgebirge* (Heidelberg, 1833); la *Culture de la vigne dans la Hesse rhénane, etc.* (1834); la *Culture de la vigne et la préparation du vin dans la Champagne* (1840); les *Vins mousseux allemands considérés au point de vue de la culture des vins allemands et des buveurs allemands* (1842).

BRONNIE s. f. (bronn-ni — de Bronn, nom pr.). Bot. Genre d'arbre, de la famille des fraxinacées, comprenant une seule espèce à fleurs rouges, qui croît au Mexique.

BRONNITSY, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 45 kilom. S.-E. de Moscou, sur la Moskova, ch.-l. du district de même nom; 2,750 hab. Beau haras impérial, dont les chevaux ont une grande réputation.

BRONQUIER s. m. (bron-kié). Bouclier. || Vieux mot.

BRONTE s. m. (bron-te — nom mythol.). Ichtyol. Genre de poissons siluriformes, comprenant une seule espèce qui vit au Pérou, dans les ruisseaux. Elle est quelquefois vo-

mie en abondance par les éruptions du volcan de Cotopaxi.

— Moll. Genre de coquilles qu'on avait formé aux dépens du genre rocher (*murex*), mais qui n'a pas été adopté.

— Entom. Genre de coléoptères pentamères, syn. d'ULÉTORE.

BRONTE, ville du royaume d'Italie, dans la Sicile, province et à 35 kilom. N.-O. de Catane, à 10 kilom. N.-O. de l'Etna; 9,662 hab. Fabrication de lainages et papier. L'amiral Nelson fut créé duc de Bronte, en 1799, par Ferdinand IV.

BRONTE, nom véritable de trois sœurs qui se sont fait connaître dans la littérature anglaise sous le pseudonyme de BELL. Elles étaient filles d'un ministre anglican. La plus connue, Charlotte (CURRER-BELL), née en 1814 à Hartford, près de Leeds, dans le Yorkshire, mourut le 31 mars 1855, emportée comme ses deux autres sœurs à la fleur de l'âge, par un malade de poitrine.

La plupart des écrivains ont placé quelques traits d'eux-mêmes dans leurs livres : il est, en effet, bien difficile à l'homme de se dégager complètement de sa personnalité; elle perce toujours, quoi qu'il fasse; toutefois, les écrivains les moins discrets ne se montrent ordinairement que ça et là, et par instants, dans l'ensemble de leurs œuvres; mais ce qui est rare, c'est la persistance d'une analyse personnelle très-évidente, érigée en système; c'est un écrivain uniquement occupé de soi, se donnant continuellement en spectacle à soi-même et aux autres, forçant tous ses personnages à converger vers ce centre, indifférent à tout ce qui n'est pas lui, en un mot ne poursuivant qu'un seul but, l'exposition de son passé, de ses affections, de ses rancunes ou de son idéal. Telle est Currer-Bell, telle est son œuvre, et avant que sa biographie, écrite par miss Gaskell, vint faire connaître au public la vie de mistress Bronte, les esprits attentifs lui avaient appliqué ce qu'elle nous raconte dans ses quatre romans : *Jane Eyre*, *Shirley*, *Villette* et le *Professeur*.

Le père de Charlotte, Patrick Bronte, était le dixième enfant d'un petit fermier d'Irlande, et il sentit de bonne heure l'aiguillon de la nécessité. A peine âgé de seize ans, il devint précepteur des enfants d'un gentilhomme du voisinage. Quelques années plus tard, il entra au collège Saint-Jean, à Cambridge, où il prit ses grades, et dont il ne sortit que pour aller occuper une petite cure dans le comté d'Essex. Nommé à Hartford, il y épousa une charmante femme, Maria Branwell, qui, dans l'espace de six années, le rendit père de six enfants. Bientôt, M. Bronte fut nommé vicaire d'Haworth, dans le Yorkshire. Ses appointements ne s'élevaient, par an, qu'à 170 livres sterling (environ 4,000 fr.), qui devaient suffire à l'entretien de sa nombreuse famille. Un an après ce changement de résidence, il perdit sa femme et resta seul avec six enfants, dont l'aîné n'avait pas sept ans. Quatre des petites filles furent envoyées à l'institution de Cowan's Bridge, que venait de fonder le révérend W. Carus, entre Leeds et Kendale, école de charité barbare, où les élèves, victimes de l'avarice des directeurs, enduraient durant de longues années le froid, la faim, les mauvais traitements. Les deux sœurs de Charlotte, Maria et Elisabeth, ne purent résister à tant de privations, et moururent l'une après l'autre entre ses bras, après avoir longtemps souffert. Enfin, les deux survivantes quittèrent cet odieux asile de leur enfance et durent se placer comme gouvernantes.

C'est vers cette époque que se déclara, chez miss Bronte, cet amour passionné pour les lettres, qui fut la consolation de sa vie. Elle écrivit à Southey, peu de temps après son départ de Cowan's Bridge, pour lui soumettre des vers qu'elle avait composés. L'illustre poète lui répondit une lettre froidement polie, mais absolument décourageante, et la jeune fille prit généreusement la résolution de renoncer aux lettres et de se mettre en état, avec sa sœur Emilie, d'ouvrir un petit pensionnat. A cet effet, munies d'un léger secours qu'elles devaient à la générosité d'un oncle maternel, elles se rendirent à Bruxelles, où elles furent acceptées comme sous-maîtresses, aux appointements de 16 livres sterling par an (environ 400 fr.), et où elles consacraient leurs courts instants de loisir à se perfectionner dans la connaissance du français et de l'allemand. Deux ans après (1844), elles retournaient à Haworth pour établir un pensionnat; mais pas une élève ne se présenta, à leur grand désappointement. Forcées par cet échec d'essayer de nouveau leurs talents littéraires, Charlotte et Emilie, auxquelles s'était jointe Anne, leur cadette, employèrent une partie de leurs économies à faire imprimer un volume de vers (*Poèmes*), publié sous les pseudonymes de Currer, Ellis et Acton Bell (1846), et qui eut peu de succès. Devant cet échec poétique, les trois sœurs résolurent de composer chacune un roman, et se mirent immédiatement à l'œuvre. Charlotte écrivit le *Professeur*; Emilie, *Withering Heights*, et Anne, *Agnès Grey*. Ces trois œuvres terminées, elles furent envoyées à Londres. Celle de Charlotte, incontestablement la meilleure, fut refusée par les éditeurs en termes presque méprisants pour l'auteur. Quant aux romans des deux autres sœurs, ils furent, en quelque sorte, acceptés par commisération.

Charlotte, loin de se décourager, se remit à l'œuvre avec une nouvelle ardeur. En quelques semaines, elle eut composé *Jane Eyre*, son chef-d'œuvre. Ce livre, devenu la propriété de Smith Elder et publié en octobre 1847 sous le pseudonyme de Currer-Bell, fut aussitôt traduit en français et en allemand, et obtint dans l'Europe lettrée un succès aussi rapide que brillant. Un nouveau romancier venait d'apparaître, digne de prendre place à côté de Richardson et de Fielding. A la faveur de l'approbation générale qui accueillit le livre de sa sœur, Anne Bronte publia un nouvel ouvrage : le *Tenant de Wildfell Hall*. Ce fut le chant du cygne pour la pauvre enfant, qui mourut bientôt après d'une phthisie pulmonaire, et fut suivie de près dans la tombe par sa sœur Emilie.

Charlotte Bronte restait donc seule avec son père âgé et aveugle et avec son frère Branwell, égaré par une passion coupable, et qui, par ses instincts de paresse et de désordre, fut entraîné de chute en chute jusqu'aux plus profonds abîmes de la débauche. Il vint donner dans la demeure paternelle le spectacle de son abaissement et de ses faiblesses, et mourut à peine âgé de trente-trois ans. Miss Bronte devait désormais songer à se créer des ressources au moyen de son talent littéraire; elle fit bientôt paraître *Shirley* (1849, 3 vol.), scènes de mœurs prises sur le vif dans le comté d'York. Avec ce roman finit l'obscurité dont l'auteur de *Jane Eyre* aimait à entourer sa jeune réputation; un lecteur de Liverpool reconnut dans ce roman des sites du pays de miss Bronte, jusqu'à des idiotismes particuliers au district qu'elle habitait, et il devint évident pour lui que l'auteur de *Jane Eyre* était la fille du vieux ministre d'Haworth. Il communiqua ses impressions à une feuille locale, qui les reproduisit, et le mystère n'en fut bientôt plus un pour personne. Trois ans après (1853), Charlotte publia un nouveau roman, *Villette*, bien supérieur à *Shirley*, et qui lui avait été inspiré par son séjour à Bruxelles. Ce dernier livre fut l'occasion d'un véritable triomphe pour miss Bronte, qui, au faite de la gloire littéraire, épousa, en juin 1854, le révérend Arthur Nichols, successeur de son père comme ministre d'Haworth; mais l'infortunée jeune femme ne devait pas goûter longtemps les joies de la famille. On a publié depuis son premier roman le *Professeur*. Miss Bronte, dit M. Ch. de Mouy dans un excellent volume de critique (*les Jeunes ombres*, 1855), peut tenir sa place parmi ces rares écrivains qui ont payé de leur vie le droit d'écrire une grande œuvre, et qui ne prennent point la plume seulement au nom de leur esprit ou de leur génie, mais au nom de leurs douleurs. L'adversité est une bonne école, dit-elle quelque part; ce fut vrai pour sa pensée; elle avait acquis dans les épreuves cette maturité qui est le fruit des réflexions et de l'expérience. Tandis qu'il est beaucoup d'esprits auxquels, au contraire, l'adversité est fatale, parce qu'ils se sont orgueilleusement révoltés contre elle, miss Bronte ne souffrit pas que rien de beau, rien de bien, rien de vrai fût diminué en elle par les revers. Elle ignore toujours les paradoxes pervers, les monstrueux systèmes, si chers aux imaginations malades; son cœur, au contact de la vie, ne s'est ni glacé, ni desséché, ni flétri; sa colère, aigre souvent, sa misanthropie, parfois morose, ne se transformèrent jamais en attaques injustes contre la société, et jamais elle n'imola à son orgueil les principes sacrés de la conscience humaine. C'est qu'au milieu des plus vives souffrances, elle a conservé intacts, non-seulement la netteté de son esprit et la pureté de son cœur, mais encore le sentiment, je dirai plus, l'amour passionné du devoir. Soutenue ainsi, elle n'a pu faillir, et son œuvre ne s'égara jamais dans le labyrinthe de l'erreur. Son honnêteté native n'a jamais laissé s'obscurcir en elle la clarté vue du beau et du bien. Elle a souffert, sans doute, mais ne s'est pas crue autorisée à traiter la société et la morale en ennemies; son trésor de vérités philosophiques et religieuses était supérieur aux fluctuations de sa fortune et n'y devait point périr : c'était là le seul naufrage qu'elle était certaine de ne voir jamais. Au fond, et quoi qu'on en dise, la douleur n'enfante guère de paradoxes; lorsqu'elle est courageusement subie, elle purifie la pensée et l'élève; ce sont les fautes qui réclament le mensonge et qui, pour se justifier, recourent aux doctrines funestes. C'est pourquoi miss Bronte est restée étrangère aux faux systèmes : elle n'avait pas d'égarements à couvrir, et n'avait pas besoin de pervertir la conscience des hommes pour se faire plaindre et absoudre.

En 1857, mistress Gaskell a publié une *Vie de Charlotte Bronte*, qui a tout l'intérêt d'un roman et toute la fidélité de l'histoire. Cet ouvrage, auquel nous avons beaucoup emprunté, est le modèle de ces patientes et minutieuses notices dans lesquelles excellent nos voisins, et il faut absolument le lire, si l'on veut connaître l'auteur de *Jane Eyre*, et trouver un plaisir plus vif dans la lecture de ses œuvres.

BRONTÉON s. m. (bron-té-on — du gr. bronté, foudre). Antiq. Machine pour imiter le bruit du tonnerre, dans les théâtres anciens. || Lieu, au fond du théâtre, où était placée cette machine.

BRONTES, fils du Ciel et de la Terre, l'un des cyclopes qui forgeaient la foudre (en grec bronté).